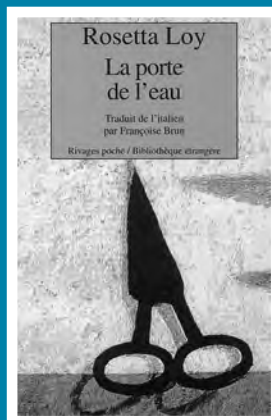


enfances à lire



Rosetta Loy, trad. de l'italien par Françoise Brun :

La Porte de l'eau Rivages, 2002

ISBN 978-2-7436-1030-2

122 pages

5,50 €

L'armes, hurlements, supplications, sanglots et trépidations : ce petit roman peut se laisser envisager comme le récit des pleurs d'une petite fille dans sa cinquième ou sa sixième année. Certes, elle n'est pas la seule à pleurer. Chaque soir, elle entend à travers le plafond les cris larmoyants du petit Gianetto de l'étage du dessus – « pas au lit, pas au lit, veux pas aller au lit... » –, et ses appels au secours chantonnés d'une voix monotone, sans cesse réitérés, semblent lui être destinés (« Je l'entendais là-haut, pitoyable et malheureux, et au lieu de me boucher les oreilles je relevai la tête sur l'oreiller pour ne pas perdre une seule syllabe ») ; elle assiste, intéressée, aux disputes paroxystiques de la cuisinière et de la bonne ; elle voit se défaire les traits de son professeur de gymnastique et contemple, gênée, la débâcle qui ravage ce visage si harmonieux quand il montre la photographie de sa fille unique morte à vingt ans du typhus ; elle observe la nourrice, à qui on rend visite dans sa campagne pour lui apporter des habits usagés, essuyer ses larmes du dos de la main : dans son lit à l'hôpital, le petit Danilo avait serré contre lui jusqu'au dernier moment le baigneur qu'elle lui avait cédé... Seule Anne-Marie, sa gouvernante allemande pour qui elle nourrit une passion absolue, ne pleure jamais, même aux remarques désobligeantes, même à l'annonce de la mort de sa grand-mère. Ses grands yeux bleu pâle demeurent secs et imperturbables.

Cette enfance, solitaire et monotone, se déroule au sein d'une famille de la grande bourgeoisie romaine à la fin des années trente ; les journées se partagent entre l'école des sœurs et la maison dont les parents semblent absents. La fillette est bien plus souvent avec

Italia et Letizia, les bonnes, sa gouvernante ou le chauffeur Francesco qui la reconforte et la porte sur ses épaules, comme Saint Christophe. Mais si, comme on le lui a dit, on trouve les bébés dans un panier devant la porte de la maison, comment être sûre d'avoir été déposée devant la bonne porte ? Et si quelqu'un avait déplacé le panier jusqu'à la porte de Madame Della Seta la voisine ? Et pourquoi n'aurait-elle pas sa place là-bas en face, dans cette famille qu'elle aperçoit chaque jour de sa fenêtre ? Chez eux, on coupe un petit bout aux nouveaux-nés avec des ciseaux, « – Avec des ciseaux ? – Ja mit der Scheere, répondait Anne-Marie en scandant les syllabes ». D'Anne-Marie, elle boit toutes les paroles, suit tous les mouvements, admire les gestes sûrs : « le déplacement de son corps grand et solide où naissent les sons de toutes les fables de la terre et le craquement de ses pas » lui donne « un sentiment presque sauvage de sécurité ». Aussi comment a-t-elle pu, de cette même voix tant aimée qu'elle suit à travers les couloirs et qui peut changer le cours d'une journée, lui lire la troisième histoire du *Struwwelpeter* ? Le sort de Paulinchen, brûlée vive pour avoir joué avec les allumettes, la fait hurler de terreur : « l'amie des petits chats, heureuse, pourquoi devait-elle subir une mort aussi atroce ? Je cognais avec fracas mes poings contre le sol ». La vue du petit tas de cendres et des deux pantoufles abandonnées sur le tapis la désespère, elle en crache de colère sur le livre, sur les flammes en train de lécher la robe de Paulinchen, sur les petits chats à la patte dressée, et même sur les chaussures d'Anne-Marie dont « les lèvres pleines, humides de salive, s'étaient réjouies de la morale : il ne faut pas jouer avec les allumettes ! Et mon désespoir n'avait eu en réponse qu'un sourire de satisfaction devant l'effet produit ». Première trahison...

Les épisodes se suivent, détachés de la nuit de l'oubli, brillants et précis, fragments de vie racontés à la première personne. Tout est vu de très près, à hauteur des yeux d'un enfant que l'on porte ou que l'on fait manger, que l'on borde ou dévêt : vaisseaux capillaires, lumière de l'iris qui filtre à travers les paupières entrouvertes,

enfances à lire

bouche et narines inversées créant de nouveaux horizons : « Anne-Marie se penchait sur moi pour défaire ma petite culotte et je pouvais voir un instant sa nuque où une frange légère de cheveux qui avait poussé dans le secret des tresses se perdait dans le duvet blond de son cou ». Pour autant, le roman révèle une architecture solide et subtile. Ainsi l'épisode de la gifle annonce-t-il l'issue inéluctable et l'ultime trahison. Anne-Marie surprend sa petite maîtresse enveloppée dans le drap qui sert au repassage en train de « jouer à la bonne sœur », chantonnant des prières insensées, agenouillée devant un flacon rapporté de Lourdes et représentant la Vierge ; choquée et excédée, elle la gifle, mais quelque chose blesse à la lèvre la fillette qui, à travers ses larmes, identifie l'éclat de l'objet : une bague ! Une nouveauté qui la laisse interdite. On lui tait jusqu'au bout le départ de sa gouvernante, désormais fiancée, mais elle découvre elle-même ce qu'elle suspectait : une valise posée contre le mur du couloir trahit son départ imminent. Rien ni personne ne peut plus la consoler.

Ce roman frôle de près le récit autobiographique, pourtant « la mémoire et l'imagination ont galopé de conserve » confie son auteur dans une note qui clôt le livre. Écrit d'un jet durant un été des années soixante-dix mais entièrement réécrit vingt ans plus tard, ce texte est l'un de ceux auxquels tient le plus Rosetta Loy. Parce qu'elle est revenue à maintes reprises sur son enfance – dans *Madame Della Seta aussi est juive*, un récit documentaire sur le rôle de l'Italie par rapport à la Shoah entrecoupé de fragments autobiographiques, dans *La Première main*, un texte accompagné de photos de famille (paru dans la collection « Traits et portraits » du Mercure de France) – le lecteur est à même de faire précisément la différence avec l'œuvre de fiction et d'apprécier l'alchimie qui préside à ce travail d'écriture niant tout cloisonnement. Bien des nouvelles sont également parsemées de souvenirs personnels (« Ay Paloma ! », « La Nourrice »...). Ce qui fut vécu et se voit retranscrit fidèlement, ce ne sont ni les faits qui se mélangent, ni les années qui se condensent en

une saison, ni les êtres qui se fondent en un seul personnage (ainsi Anne-Marie est-elle à la fois Gina, la jeune fille de Livourne qui s'occupa de la petite Rosetta jusqu'à ce qu'elle ait quatre ans, et la gouvernante allemande venue lui succéder), mais ce doigt qui suit les rayures et tâte les nœuds de coton de la lourde étoffe qui tapisse le coin du lit, le grincement matinal du tram quand il prend le virage, cette poignée de fenêtre, forme indécise dans le petit jour, que l'on joue à voir grandir et qui, dans le meilleur des cas, ira jusqu'à se dilater à l'infini, envahissant tout l'univers.

Le titre provient d'un vers de Federico Garcia Lorca que l'auteur a choisi comme exergue, omis dans l'édition française : « Même la main la plus petite / ne peut briser la porte de l'eau ». Tiré de « La gaceda de la racine amère » du *Divan de Tamarit*, ultime recueil de Lorca, poignée de poèmes lâchés dans un murmure, entêtants et décantés, qui disent la douleur de l'amour, l'inquiétude et la fugacité de la vie, le vers semble se refermer jalousement sur son mystère. Amère est la racine de l'amour non partagé, l'indifférence à laquelle se heurte une petite fille qui se noie dans ses larmes. Un jour, dans l'église de Santa Maria del Popolo, la fillette touche le squelette de pierre d'un monument funéraire et se demande si ce n'est pas cela la Beauté, « la froide perfection de la mort. Sa froide, sa lucide perfection, c'était ça le trésor "à l'abri des voleurs et des mites" ». Pourtant, la main d'Anne-Marie, encore humide d'eau bénite, l'entraîne déjà dehors, « et tandis que la porte rembourrée se refermait derrière nous en étouffant un souffle, je courais déjà sur les marches de l'escalier, je me précipitais sur l'éventail de la place, évitée et insultée par un livreur à bicyclette, et aussitôt récupérée par Anne-Marie. J'étais vivante, moi, et peut-être même, qui sait, éternelle ».

Françoise Le Bouar